

Marc Kober

Poèmes

LA SOUVERAINE

Poissonnières de Pusan
reconnaisables à votre poil frisé et noir
le geste brutal
lestes à palper le bras le chignon et
les cheveux d'une reine ne laissent pas de vous intriguer
vous qui dénudez le sang des anguilles et
vendez les plus étranges créatures de la mer
formez maintenant le cortège des vendeuses
d'ail dans le tourbillon des fines enveloppes

Poissonnières de Chagalch'i
impudentes bavardes et vous les vendeuses de
culottes à la dizaine, Madam', Madam'
bientôt vous chanterez au-dessus des étals barbares
les mélodies anciennes
contre le vent glacé vous ne pouvez rien sinon
la braise du tabac et le feu de l'alcool
blanc
vous n'aurez pas même l'abri d'un feu pour
réchauffer vos doigts habiles
trancher les têtes compter les billets verts
c'est là votre affaire, Madam', Madam'
laissez passer la souveraine de Chagalch'i

Pusan, le 9 avril 1993

LA BANQUE DES POÈMES

C'est là le corps périssable
dont les formes somptueuses
dans le couloir s'enferment
sous le vêtement de l'écolière

La gorge plus ample que le Pommard
la fesse Saint-Amour
réintègrent leur coquille
dans un geste souple
de couleuvre

Cette écolière porte encore
de jour en jour
la pourpre du bandeau
et deux cornes de cheveux

Elle pleure le destin du
cerf au bois sanglant dans la boue
et apprivoise sa sœur
la biche aux cornes retranchées

Au cœur de l'astre en feu
viennent se loger les
biches aux cornes coupées
le long du chemin aux lanternes
les grappes de fleurs blanches
enivrent seulement les chevaux
et la nuit des lucioles la foule
s'absorbera dans le parc
assombri comme l'eau sur
une pierre d'encre car c'est
ici berceau de calligraphes
Nara sur la plaine du Yamato

LA NEIGE SUSPENDUE

La neige suspendue des cerisiers
cette neige sale
lambeau des glaces de l'été
brusquement monte à l'étage
rose
combien de noms pour ta fleur
la plus pauvre même prise en
écharpe par le vent
adonné à des feux de carton
Ton dernier parfum envolé
miracle rose
chrême du printemps
Dans mon jardin les arbres
fument aussi de blancheur
et chaque matin se vrille plus tôt
d'un chant

Mizuko c'est « l'enfant des eaux »
l'enfant tombé des eaux de sa mère
ce bodhisattva à napperon rouge
au carrefour est pour lui
A quelques mètres un vieil homme
creuse une rigole les arrosoirs
apparaissent la silhouette des paysans
plie la terre serre les graines

DÉJEUNER SUR L'HERBE

Une grande chaleur s'abat sur le bois
les chemins inondés de lumière à
l'heure du déjeuner sur l'herbe
Dans le silence retentit
la hache contre une pousse de
bambou puis des paysans
débouchent d'une clairière
Leurs chapeaux de paille les
vêtements aux étoffes de couleur
se voient de loin
Leur silhouette se découpe sur les
troncs verts comme la séquence d'un
film
A l'heure fragile où les départs n'ont
plus aucune chance on repart
les mains presque vides

LES CERISIERS ONT FLEURI...

Les cerisiers ont fleuri d'un
coup alors le peintre n'a plus qu'à
tirer un trait sous le ciel
et laisser faire
les artistes du bâtiment qui
repeindront en rose une
petite maison dans les bois
du même rose que la chambre
de la sœur qui n'avait pas eu de
chambre

BIENTÔT, LES FLEURS...

Bientôt, les fleurs seront le tapis
du dernier promeneur cela brûlera
d'un éclat roux avec des enroulements
de feuilles et l'on ne parlera plus de
floraisons où la raison se perd
Pourtant ne dirait-on pas que cela
floconne une dernière fois pour enivrer
la population des nuages ?

Dans la chambre du silence
on ne fait pas de bruit
le vent suffit pour cela et le
craquement des fenêtres
sous la poussée du vent

On pourrait rester longtemps à
écouter le vent gémir à
regarder le linge claquer
et se dire capitaine des arbres

La voix des fantômes ne fera pas
plus de mal qu'un sifflement d'air
On ne mettra pas Bach ou Haendel pour
conjuré ces présences venues d'on ne
sait où

On se dit que le vent a caressé la
neige des cimes ou le dos des vagues
Sa violence est douce parce qu'il apporte
avec lui le changement

Dans la chambre on écoute le silence

L'homme n'est pas très à son avantage
lorsqu'il sort du sommeil
bouffi d'espérances
cela retombe s'aère avec le jour qui monte
On ouvre les fenêtres sur la saison débutante
Le soleil purifie les linges la journée se met
à l'ancre
Les petits enfants s'aventurent au-dehors
On ouvrira les fenêtres que l'air circule d'une
pièce à l'autre de la fraîcheur retombe
On ne fera rien de particulier changer de place
le mobilier essayer des bouquets
Seul un petit jardin offre un minimum d'avenir
Plus loin les forêts frémissantes de
palmes
la lumière le jardin de l'immeuble voisin
rose vert tendre calices blancs
Tout près le vert s'effeuille
incomparablement neuf

La ville se fond en tapis bleu piqueté
de lumières
Au premier plan la masse des
bambous reste délibérément
sombre
Dernier refuge de l'obscur
C'est ici le poumon de la ville
la montagne aux singes
parfois l'un d'eux monte au faite d'un
temple s'assoit avec des airs indifférents
comme si ce qu'il savait de nous lui
suffisait

Sur le chemin qui descend vers la poste
(tu m'envoies des signaux d'enfant qui saute
à l'élastique)
on a planté des arbres
Des employés municipaux inspirés plantèrent
là cerisiers fragiles agrumes arrimés au sol
maigre d'entre les dalles
Les branches savent acclimater le soleil sur le
chemin que tu empruntes gaiement vers
l'autobus et la ville
Une rangée de petits arbres égaye ton parcours

Ne faut-il pas remercier quelqu'un du bonheur
qui t'échoit de danser une marelle entre des
compagnons ensoleillés
Ta démarche serait-elle aussi dansante s'ils
n'étaient là aussi danseurs où
abriter un peu de lumière ?

Bientôt tu connaîtrais par cœur
la mélodie qui annonce le terminus
de l'autobus comme si elle préparait
ton entrée en Paradis

Quelle ne fut pas ta surprise de l'entendre
fredonner par une petite fille le jour où tu
allais entonner l'hymne

Parfois les notes ne venaient jamais ou bien
la fin du morceau et l'on descendait
tête basse le cœur meurtri

Si seulement l'administration des pentes
(les *rope-ways*) habile à suspendre hommes
d'affaires et vieilles dames moins poétiques
que Mary Poppins avait jugé nécessaire de
ravir ses clients en musique...

On était ravis en silence

Vous roulez à toute allure
dans un grand train blanc comme un obus
à tête ronde
C'est ainsi que je vous imagine
le cœur tanguant dans les rivages
(mais vos cheveux ne bougent pas)
C'est à peine si vous entendez le bruit des vagues
digue dans les naufrages
Il est des voyageurs perdus
des départs pour l'honneur

Vous roulez à grande allure
dans votre robe à volants blancs
sur la machine ronde
vous venez à moi
digue dans les naufrages

C'est à peine si vous entendez le chahut de
mes peines
Le tohu-bohu de mes pas
Il est des marches sans but
des ruminations sans bonheur

Pour moi je revenais dans un train
silencieux qui ne s'arrêtait pas
comme le vôtre il était blanc
C'est ainsi que j'étais
penché aux fenêtres du paysage
sans désir sans impatience
comme on dit ce pourrait être
quand on est mort

Non
mon train ne faisait pas
chi-kan-sen chi-kan-sen chi-kan-sen
il glissait simplement entre
deux forêts
sans orage ni rumeur

C'était un train fataliste
blanc et silencieux comme s'il
ne voulait pas se faire remarquer

Un train qui faisait
digue dans les naufrages

Et s'il rattrapait le vôtre
comme il savait le faire avec
les rames de métro
qui remontent vers le Nord
cela ferait un beau mariage blanc

Pour voyager en lune blanche
ils choisiraient une nuit bien noire
un long tunnel

Le plus probable serait que nos
trains ne se rencontrent pas
chi-kan-sen chi-kan-sen chi-kan-sen
Parce que sur les rails vous êtes
déjà là blanche et pâle dans
mes bras vous êtes lune là
à grande allure
la digue la
là

Cette envie de courir de l'autre côté de
la barrière
vers les arbres éclairés au milieu de
l'herbe verte
Et le sentiment qu'ils n'existent pas
vraiment ou pas comme on les imagine
que tout mouvement vers eux serait
inutile
Alors on passe dans ce bout de
parc avec la certitude d'un miracle
resté sans révélation
A vélo
La pente dévale et l'on glisse entre
deux plaques sensibles
l'une tissée d'herbe jeune
l'autre de feuillages qui semblent
contenir tout l'or du temps